

à Moulainville.

Verdun, un grand nom de cette guerre, et, pour les initiés, cela représente quelque chose, ces sept mois, un record peut-être dans l'artillerie de 75 comme durée de séjour dans ce secteur redoutable et redouté cette année-là. J'étais en permission à Cambo, quand un mot me prévint du départ de Lorraine pour Verdun, si bien que malgré ma hâte à rejoindre, je suis arrivé à la traîne ; c'était Hautier qui avait procédé à l'installation, rive droite, sur les Hauts de Meuse. Il fit pour le mieux, certes, mais cela ne me parut pas brillant. C'est bien simple, je vais à la batterie de tir, une position en lisière de bois, j'apprends qu'un homme a été tué avant mon arrivée, je réunis les autres pour leur dire deux mots à ce sujet ; j'ai eu beau être bref, il nous a fallu faire trois plats "ventre" en raison des marmites ; c'était intenable, il fallait filer de là - A l'observatoire, même chose : une lisière au-dessus de Moulainville ; vues suffisantes, mais bombardements fréquents, lignes téléphoniques continuellement coupées, téléphonistes tués ou blessés en réparant. Ici, également, je décidai d'aller ailleurs.

→ Le plus pressé, c'était la batterie. La recherche des positions - de batterie ou d'observatoire - est tout un art dans lequel j'ai essayé de me perfectionner durant la guerre ; certes, la chance joue, mais elle jouera d'autant mieux qu'on aura mis tous les atouts dans son jeu. Durant ces sept mois ~~dans~~ de Verdun 1916, j'ai eu un tué (en allant porter de la confiture d'un abri à un autre) et pourtant nous avons fait notre métier, tout notre métier ; en bien, je crois pouvoir dire que mes choix d'emplacements, longuement réfléchis, y sont pour beaucoup, ainsi que les travaux faits naturellement.

Et ce ne sera pas pour tout de suite ; une épidémie de grippe espagnole éclate pendant l'été 1918 ; un foyer très grave se déclare à Lure, je suis pincé, transporté à l'hôpital où les malades meurent comme des mouches. Ce n'était encore pas mon heure. Je m'en suis tiré, tandis que m'arrivait ma nomination au commandement du

1er groupe du 89ème régiment d'artillerie lourde à tracteurs !

Je sors de l'hôpital, guéri mais très secoué, je pars en convalescence à Cambo.

J'y étais depuis huit jours ; j'allais repartir le soir pour le front, par un beau matin de novembre, j'accompagne mon père qui a une course à faire à Larressore ; il y entre dans une maison, je l'attendais sur la route quand se produit quelque chose de bizarre brusquement, les cloches de toutes les églises de la vallée de la Nive se mettent à sonner. Mon père me rejoint, je lui dis mon étonnement et il me donne une raison à laquelle je n'avais pas du tout pensé "ce doit être la fin de la guerre" ! Nous rentrons à Cambo ; à la maison m'attendait le Maire, Jules Fagalde, qui venait d'être officiellement prévenu par le sous-préfet de Bayonne. Et voilà comment le 11 Novembre 1918, j'ai connu l'armistice. Comme prévu, je partis le soir pour Paris.